

# La critique de Pascal Mérigeau

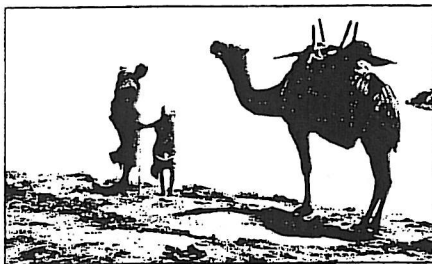
## Savez-vous qu'ils existent ?

Une fillette lève les yeux vers le ciel, qu'un avion traverse. « *Peut-être qu'ils nous cherchent ?* », suggère-t-elle, et son père répond : « *Je pense qu'ils ne savent même pas qu'on existe.* » La scène se passe dans un désert d'Afrique, dans le film de Marion Hänsel « Si le vent soulève les sables ». Elle pourrait tout aussi bien se situer en Chine, dans la région des Trois-Gorges par exemple, dont le superbe film de Jia Zhang Ke « Still Life », lion d'or mérité de la dernière Mostra de Venise, dépeint la vie des habitants, ceux qui sont restés après la construction des barrages, ceux qui sont revenus, ceux qui vont partir. Ce pourrait être encore dans le désert de Mauritanie, dans « le Cercle des noyés », de Pierre-Yves Vandeweerd, ou quelque part au nord-est du Brésil, dans « We Feed the World », film documentaire autrichien sorti la semaine dernière. Ces quatre films « disent » le monde d'aujourd'hui, en cela ils sont proches, bien que n'utilisant pas les mêmes ressorts.

Réalisatrice inégale, mais qui a souvent eu le mérite de s'aventurer hors des sentiers battus, Marion Hänsel a pris le risque de la fiction, et elle se tire de cette adaptation du livre de Marc Durin-Valois « Chamelle » avec les honneurs, et un peu plus. L'odyssée d'une famille d'Afrique partie à la recherche de l'eau, et qui, au hasard d'aléas tragiques et de rencontres meurtrières dans un pays en proie à la guerre civile, se trouve mutilée au point de se réduire finalement au couple « impossible » que forment un père et sa fille, est filmée dans le respect apparent des canons du cinéma spectacle, scénario vissé, images soignées pour décrire des paysages d'une grande beauté plastique, interprétation parfaitement calibrée. Mais, au-delà de ces apparences, le film refuse le sentimentalisme, capte les événements les plus tragiques à distance, sans jamais laisser à l'émotion le temps de

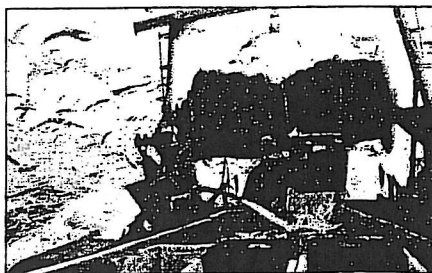
se répandre. « Si le vent soulève les sables » ne cherche pas à dissimuler sa vraie nature, qui est celle d'une histoire africaine contée par des Européens, cette honnêteté est aussi sa qualité.

Le regard que porte « le Cercle des noyés » sur une autre réalité africaine, précisément située et datée celle-ci (la Mauritanie des années 1980), est lui aussi européen. Magnifiques images en noir et blanc, qui laissent la durée s'installer, acceptent le vide et ne refusent pas le silence. Mais la voix que le film donne à entendre et les mots qu'elle prononce sont ceux d'un Africain, Bâ Fara, un de ceux qui à partir de 1986 furent enfermés dans un ancien fort. C'est cette vie de



**Le Cercle des noyés**

film français de Pierre-Yves Vandeweerd (1h11).



**We Feed the World**

film autrichien d'Erwin Wagenhofer (1h36).

prisonnier, avec ses séances de torture, ses privations, ses humiliations, son absurdité, que dit Bâ Fara. Avec une dignité qui force l'admiration, et dont ces phrases donnent la mesure : « *Il m'est arrivé à plusieurs reprises de rencontrer dans une boutique ou dans la rue un ancien garde ou un bourreau de Ouallata. Ces rencontres se sont à chaque fois déroulées de façon banale. Nous nous sommes salués. Jamais nous n'avons évoqué le passé ni ce que nous avons vécu ensemble. Comme si d'ailleurs rien de tout cela ne s'était passé.* »

100 000 personnes meurent chaque jour de la faim ou de ses conséquences immé-

diates. Un enfant de moins de 10 ans meurt toutes les cinq secondes. Le nombre de personnes souffrant de malnutrition est passé en un an de 826 à 842 millions. Alors que l'agriculture mondiale pourrait aisément nourrir 12 milliards de personnes. Comment, pourquoi ? Réponses dans « We Feed the World - Le marché de la faim », documentaire didactique qui ne fait rien pour séduire, mais qui touche juste. Terriblement juste.

P.M.